

# La Contribution de **Thierry Gatinet**

(**Métastade**)

## Neuf trois fois rien

Saint Denis. Il y a si longtemps. Les Francs Moisis, 13ème étage, vue dégagée sur la banlieue, une seule chambre occupée par un ado. Moi je dors à deux dans la salle à manger, lit pliable déplié la plupart du temps. J'erre dans mes rêves. Je tape chaque soir sur le clavier de l'ordi posé sur une petite table près de la fenêtre. Je tape comme un débutant, avec un doigt de la main gauche et deux de la main droite.

Un moment que je m'y suis mis, que j'ai écrit des nouvelles envoyées à des concours, des revues, des amis pour voir s'ils aiment. Quelques retours encourageants mais j'ai abandonné mon ancien taf pour vivre d'écrire, ce serait bien que ça marche mieux, même si j'ai repris un autre boulot. Il faut bien croûter.

Le Loupiot vient de me publier une longue nouvelle un peu remarquée. Il a confiance en moi. C'est bon. Mais il n'est pas très riche et les ventes ne se bousculent pas non plus. Pourtant il m'encourage, j'en ai besoin.

Depuis que le chantier du Stade de France a démarré à un kilomètre à vol d'oiseau, je sens que c'est mon heure. Je suis au bon endroit, au bon moment. En haut d'une barre d'immeubles construits dans les années soixante par des immigrants portugais qui vivaient dans des bidonvilles au pied de leurs constructions en cours. Mais les temps changent, le luxe arrive, l'odeur de l'argent autour des chantiers et la banlieue rouge redistribue la donne et attire les voraces, les requins sans scrupules. Je le sens. Et j'aime pas l'argent. Enfin, pas pour lui-même. Alors je vais parler des simples comme moi, qui respirent et travaillent pas par gout mais tout simplement pour subvenir à leurs besoins. Me voilà soudain déverrouillé de l'intérieur. Je vais m'impliquer, croire en moi, il serait temps. Chaque fait divers et il y en a, chaque discussion avec mes voisins, dans les cafés ou dans la rue, ce que je vis perso et ce qui arrive à d'autres, tout me touche et m'emballe. Je prends je prends je prends. Un feu d'entrepôt, une visite chez l'adjoint au Maire dans son jardin ouvrier et sa réserve de Morgon au frais sous sa cabane, la rue de la Rèp qui perd ses commerces de bouche au profit des kébabs et des téléphonies. Je prends tout. Je saute sur les détails comme la misère sur le monde, je remplis des carnets de façon anarchique, regarde

du haut de ma fenêtre la montagne de sable s'élever au rythme des camions aux roues énormes dans une tornade de poussière. Une sorte de ballet hélicoïdal, un qui grimpe à droite, l'autre qui descend à gauche, et le tas monte à vue d'œil chaque jour vers le ciel, comme une Tour de Babel. Futur béton du vaisseau spatial que nous a présenté la Mairie en maquette et qui a électrisé mes neurones.

Je me documente sur les explosifs à la Cité des Sciences de la Villette et j'écris chaque soir des morceaux, des parties de ce que deviendra le livre. J'articule, désarticule, tourne en rond. J'embellis, je noircis, je déraille, sors du cadre, y reviens en me disant que j'ai peut-être tort. Je ne sais pas vraiment où je vais et comment se relieront les pièces du puzzle. Mais c'est pas grave, pour l'instant je me sens au chaud et je trouve ça pas trop mal écrit. Je dois être bipolaire car des fois aussi je trouve ça nul. J'en ai lu des milliers, toutefois écrire un livre entier, le défi est énorme et l'orgueil me manque parfois. Qui sommes-nous là-haut dans les cités à rêver de littérature ? D'ailleurs est-ce même une littérature que ce noir qui me tend les bras et ses doigts amaigris ? Qu'importe, je suis pris. Les personnages d'abord hésitants finissent par arriver du coin de la rue d'un pas plus affirmé, ou sortent du cabinet de mon médecin qui deviendra le Doc, prêts à parler de leurs difficultés et de leurs espoirs. Mes soirées s'enfilent en solitaire tandis que le sommeil tombe sur mon fils et sa mère endormie non loin de mon clavier frénétique.

La frénésie dure plusieurs mois ou quelques semaines, je sais plus, c'est si vieux ou alors j'ai vieilli. Je jette beaucoup, accumule les versions. Et finalement un soir tout s'enchaîne. L'histoire se met en place presque seule. Je suis dans le brouillard mais je vois soudain clair dans ma nuit. Je fume un paquet de clopes, ouvre la fenêtre pour aérer. Evidemment les sirènes des flics retentissent au loin et au près. Ça dure jusqu'au matin où ma femme me tend une tasse de thé. Que je boirais froid, pas de temps à perdre. Finalement je vais me coucher, rincé alors que mon fils part au collège. Bonne journée Papa. Je souris. J'ai écrit cinquante pages d'un coup et je connais la fin de l'histoire.

Un frisson me parcourt à présent à ce souvenir alors qu'une neige humide tombe sur les montagnes d'Ariège comme sur une estampe chinoise.

Quelle insouciance pubère me tenait alors si présomptueux, à 40 ans déjà passés ? Moi, l'ancien Baba cool avec toutes ses supercheries et ses certitudes, ses excès et ses beaux idéaux. Je me prenais pour qui ? Néanmoins jusqu'alors j'avais jamais baissé les yeux, j'allais pas commencer maintenant. J'ai relu, corrigé, relu, corrigé trois ou quatre dizaines de fois puis envoyé enfin le tapuscrit de 180 pages au Loupiot. Et j'ai attendu, les fesses serrées, la gorge sèche, l'impression d'exister et risquer d'implorer

malgré tout. Putain il n'appelle pas ! Mais si, faut être patient dans ce métier. Il y a bien eu le retour positif, yeah !!! et le retravail en collaboration avec « Mon » éditeur préféré. Et tout le reste qui se réveille à présent dans mes souvenirs comme une armoire pleine dont le contenu me tombe dessus dès que j'en ouvre les portes. Le passé c'est le passé, à part dans les livres. Alors je sors vite de la pièce et referme à clé avant de prendre un sacré coup de vieux.

Pourquoi sommes-nous à cette place ? Qui nous guide ? Quoi nous fait vivant ? Des élans, par moment des lumières, des signes qu'il faut y aller. Rien de mystique, juste du vivant. L'envie existe, pas vraiment définie mais irrépressible, incontournable. Y aller et c'est tout. S'impliquer.

Tout cela étant dit, il est temps d'aller buter les patates au jardin. Buter, ça reste du polar, non ?

Merci **Thierry**.